chez vous, que vous ne m'avez accordé votre fille Sara en mariage!

—A cette demande, Raguel se troubla, songeant à la mort tragique de sept maris de sa fille. Or, comme l'indécision et l'angoisse se lisaient sur son visage :

—Raguel, lui dit l'ange, n'avez aucune crainte; celui-ci n'est point comme vos autres gendres, qui méprisaient le Seigneur et dont les pensées étaient impures. Du reste, puisqu'ils n'ont pu obtenir Sara, c'est une preuve que Dieu la destinait au fils de votre ami.

Rassuré par ces paroles, Raguel s'écria :

—Je ne doute plus maintenant que Dieu n'ait exaucé mes prières et mes larmes. C'est lui qui vous a conduits lui-même dans ce pays, pour que ma fille épousât un homme de sa parenté, comme le veut la loi de Moïse. C'est donc avec la plus grande joie que je consens à ce mariage.

Après avoir ainsi parlé, il mit la main droite de sa fille dans celle du jeune Tobie, puis, levant les yeux au ciel, il les bénit en ces termes :

—Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous! Que lui-même vous unisse et fasse descendre sur vos têtes toutes les bénédictions des patriarches!

Et c'est ainsi que Tobie épousa Sara sa cousine. On dressa aussitôt le contrat de mariage, et le festin commença au milieu des félicitations, des souhaits de bonheur et des actions de grâces.

Cependant, Raguel était loin d'être rassuré sur le sort du jeune Tobie. Il se leva au point du jour, après une nuit d'angoisse, et, ayant pris avec lui deux de ses plus fidèles serviteurs, ils allèrent ensemble creuser une fosse dans le jardin, car il se disait en lui-même : "Qui sait s'il n'en sera pas de celui-ci comme des autres époux de Sara?"

Qu'on juge donc de sa joie quand, de retour à la maison, il apprit que Tobie était en parfaite santé! Il donna ordre en secret d'aller combler la fosse, puis, tandis que ses serviteurs immolaient deux vaches grasses et quatre moutons, il courut lui-même convier au festin ses parents et ses amis.

Vers la fin du repas, Raguel dit au jeune Tobie :

—Je te donne la moitié de mes biens, et le reste te reviendra après ma mort; mais, je t'en conjure, quelque hâte que tu aies de revoir ton père, demeure avec nous quinze jours encore, après quoi je te laisserai partir.

Tobie y consentit volontiers, puis il dit à l'ange :

—Mon frère Azarias, je vous dois tout et je ne serais pas quitte envers vous quand même je ne ferais votre esclave. Cependant, j'ai encore un grand service à vous demander. Vous savez que mon père attend impatiemment mon retour, d'autre part on me presse de demeurer ici pendant deux semaines encore. Veuillez donc, pendant ce temps-là, vous rendre seul à Ragès, afin de retirer les dix talents qui nous sont dus par Gabélus.

L'ange, ayant consenti à faire ce voyage, prit deux chameaux et quatre des serviteurs de Raguel, et partit pour le pays des Mèdes. Arrivé à Ragès, non-seulement il retira les dix talents prêtés autrefois à Gabélus, mais il le decida lui-même à venir assister aux noces de Tobie.

A la vue du fils de son ancien bienfaiteur, Gabélus fut rempli de joie. Après l'avoir embrassé avec beaucoup de larmes, il s'écria :

—Que le Dieu d'Israël te bénisse, parce que tu es le fils d'un homme juste, miséricordieux et craignant Dieu. Que sa bénédiction s'étende également sur ton père et sur ta mère, sur la nouvelle famille qui t'entoure, et surtout sur Sara qui t'a été donnée pour compagne. Puissiez-vous être heureux ensemble de longues années, et, par la grâce de Dieu qui règne dans les siècles des siècles, voir vos enfants et les fils de vos enfants, jusqu'à la quatrième génération!

Tout l'assemblée ayant répondu : "qu'il en soit ainsi!" on se mit à table et le repas commença dans la joie du Seigneur.

Pendant que ces choses se passaient en Médie, Tobie, qui ne savait que penser de ces retards, se laissait aller à une grande tristesse.

Or, un jour, tandis qu'il pleurait, Anne sa femme, après avoir mêlé quelque temps ses larmes aux siennes, s'écria dans l'excès de sa douleur :

—Mon fils! mon fils! toi qui étais la lumière de nos yeux et le bâton de notre vieillesse, pourquoi avons-nous consenti à l'envoyer dans ce pays lointain! Eh! qu'avions-nous besoin de richesses, quand celui qui nous tenait lieu de tout était à nos côtés!

Tobie eut beau lui dire, pour la consoler, que Dieu veillerait certainement sur l'enfant de leur vieillesse, et qu'à l'ailleurs l'homme à qui il l'avait confié était plein de fidélité et de prudence, Anne ne cessa point de se lamenter et on la voyait chaque jour sur la route de Médie, pour attendre et découvrir de loin celui qui lui causait de si vives alarmes.

De son côté, Raguel insistait auprès de son gendre pour qu'il prolongeât encore son séjour. Toutefois, quand il vit qu'il était fermement décidé à partir, il lui donna la moitié de ses biens, des serviteurs et des servantes, des bœufs et des chameaux en grand nombre, et le congédia, après l'avoir comblé, lui et sa femme Sara, de caresses et de bénédictions.

Le voyage se fit d'abord lentement, à cause de la longue file de troupeaux qui les suivaient et du poids énorme des bagages. Aussi, le onzième jour ils étaient à peine en vue de Charan. C'est alors que l'ange dit à Tobie :

—Pour calmer l'impatience de votre père, nous ferions bien, je crois, de laisser en route les serviteurs et les bagages. Pendant qu'ils nous suivront à petites journées, nous prendrons ensemble les devants, afin d'arriver le plus tôt possible à Ninive. Je vous recommande seulement une chose, c'est d'emporter avec vous le fiel du poisson que nous tuâmes près du Tibre, car le moment approche où il nous sera d'une grande utilité.

Tobie suivit le conseil de l'ange. Ils partirent donc, et une fois seuls, ils firent si grande diligence qu'ils arrivèrent bientôt en vue de Ninive.

Ce jour-là, selon sa coutume, Anne était venue sur la route pour voir si son fils n'arrivait pas. Dès qu'elle l'aperçut de loin, elle alla en toute hâte porter à son mari la bonne nouvelle.

Pendant ce temps, l'ange disait au jeune Tobie :

—En entrant dans votre maison, voici ce que vous devrez faire. Vous vous prosternerez tout d'abord pour remercier le Seigneur de votre heureux voyage. Vous vous approcherez ensuite de votre père, et, après l'avoir embrassé, vous oindrez ses yeux avec le fiel du poisson, et aussitôt ils s'ouvriront à la lumière!

Tobie étant entré dans la maison, où le chien l'avait précédé, son vieux père se leva aussitôt de son siège et vint à lui, les mains étendues en avant, pour le recevoir et l'embrasser. Après lui avoir rendu ses caresses, Tobie embrassa également sa mère, et tous ensemble ils bénirent le Seigneur en versant d'abondantes larmes.

C'est alors que Tobie prit le fiel du poisson et en frotta doucement les yeux de son père. Tout d'abord, il en sortit comme une pellicule blanche, et une demi-heure après Tobie avait recouvré la vue.

Alors, les actions de grâces redoublèrent, Tobie le père, au comble du bonheur, s'écria en pleurant de joie :

—Je te bénis, Dieu d'Israël, toi qui me guéris après m'avoir châtié, et m'accordes la consolation de contempler de mes yeux les traits de mon fils bien-aimé que je n'espérais plus revoir!

Sept jours après, Sara arriva avec sa suite et les bagages, ainsi que les dix talents de Gabélus.

A la vue de tant de richesses, Tobie et sa femme louèrent le nouveau Seigneur pour les bienfaits dont il les avait comblés, puis à Ninive comme à Ecbatane, la fête des noces dura sept jours.

Les fêtes terminées, Tobie appela son fils et lui dit :

—Que pourrions-nous donner à ce saint jeune homme, pour reconnaître tout ce qu'il a fait pour nous?

Je ne sais, mon père, répondit Tobie, ce qui pourrait lui être offert qui fût digne de lui. Il m'a conduit dans le pays des Mèdes et ramené sain et sauf de cette région lointaine; il m'a sauvé du poisson qui allait me dévorer; il vous a rendu la vue à vous-même, et c'est grâce à lui que nous nous trouvons aujourd'hui dans la joie et l'abondance. C'est donc peu, je crois, pour reconnaître de tels services, que de lui offrir la moitié des biens que j'ai rapportés de Médie.

Tobie ayant pris l'ange en particulier, le pressa donc d'accepter la moitié de sa fortune; mais celui-ci refusa en disant :

—Pour les biens dont il vous a comblés, glorifiez à jamais le Seigneur devant les hommes, car il a fait éclater en vous ses miséricordes! S'il est bon de cacher quelquefois le secret du roi, il est, au contraire, glorieux de publier toujours les œuvres du Seigneur.

—Vous m'offrez des richesses, ô mes amis! mais ne savez-vous pas que la prière accompagnée du jeûne et de l'aumône vaut mieux que tous les trésors de la terre, puisqu'elle efface les péchés, délivre de la mort et conduit à la vie éternelle!

—Et maintenant que je vous apprenne le secret de ma présence parmi vous.

—Tobie, quand vous offriez à Dieu vos prières et vos larmes; quand vous cachiez dans votre maison les corps de vos frères morts, et que, pour les ensevelir, vous quittiez même votre table et braviez les injustes décrets du roi, c'est moi qui présentais au Seigneur l'encens de vos bonnes actions et de vos prières. C'est donc parce qu'il vous aimait, qu'il a voulu vous éprouver par la souffrance; puis quand le temps de l'épreuve a été passé, il m'a envoyé du ciel pour vous porter la récompense due à vos mérites. Car sachez-le enfin, je suis Raphaël, l'un des sept anges qui veillent nuit et jour devant le trône du Seigneur pour exécuter ses ordres.

A cette révélation inattendue, les deux Tobie, saisis de terreur, tombèrent le visage contre terre. Mais l'ange les rassura en disant :

—La paix soit avec vous, ne craignez rien! Quand j'étais au milieu de vous, c'était par la volonté de Dieu. Maintenant que ma mission est remplie, il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Encore une fois, louez, bénissez le Seigneur et publiez partout ses merveilles.

Et en parlant ainsi, l'ange remonta au ciel.

Après qu'il eut disparu, Tobie et son fils restèrent trois heures entières le visage contre terre. Quand ils eurent fini de prier, ils se levèrent, et étant sortis de la maison, ils publièrent dans Ninive les miséricordes du Seigneur.

Tobie mourut à l'âge de cent-deux ans, quarante-deux ans après qu'il eut recouvré la vue. Comme il s'était affirmé de plus en plus dans la crainte du Seigneur, rien ne troubla la paix de ses vieux jours.

Sentant sa fin approcher, il appela son fils, Sara et les sept enfants qui étaient nés de leur mariage, et leur adressa ces paroles prophétiques :

—La ruine de Ninive approche, selon la parole du Seigneur. Quand cette ville orgueilleuse sera tombée, nos frères aujourd'hui en exil retourneront la terre d'Israël, et ce pays, en ce moment désert ou souillé par l'étranger, se couvrira de nouveaux habitants. Le temple détruit et brûlé renalra de ses centres. De tout côté les nations, brisant leurs idoles, viendront avec leurs princes à Jérusalem, pour adorer le Seigneur et rendre hommage à son roi. Sainte Jérusalem! heureux ceux qui l'aiment et mettent leur joie dans la paix! Heureux moi-même si quelqu'un de ma race pouvait contempler la gloire! car les portes seront faites d'émeraude et de saphir, et tes murailles bâties de pierres précieuses. Les dalles de tes places seront d'une blancheur éblouissante, et tes rues, jonchées de fleurs, retentiront nuit et jour du chant de l'immortel Hosanna!

—O mes petits enfants, suivez les conseils de votre père, et à votre tour recommandez à vos fils les œuvres de justice et de miséricorde, l'observation de la loi, la pratique de l'aumône, la prière et le culte de louange qui sont dus au Seigneur notre Dieu.

—Pour toi, mon fils, dès que tu auras enseveli Anne ta mère, dans le tombeau que j'ai préparé, quitte au plus tôt cette ville coupable, car je vois que son iniquité est montée à son comble et que la colère du Seigneur est prête à fondre sur ses habitants.

Tobie ayant ainsi parlé, expira et ses enfants l'ensevelirent dans son sépulcre à Ninive.

Quelques années après, quand Anne fut morte à son tour et qu'ils l'eurent enseveli à ses côtés, se souvenant de l'ordre qui leur avait été donné par le saint patriarche, ils quittèrent tous Ninive et se rendirent dans la Médie, chez Raguel, qui vivait encore avec sa femme dans une sainte et heureuse vieillesse.

Après leur mort, Tobie recueillit leur héritage et mourut longtemps après, plein de jours et de mérites, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants jusqu'à la cinquième génération.

Sa famille persévéra toujours dans la bonne voie, aimée de Dieu et chérie des hommes.

Feuilleton du Propagateur des Bons Livres.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

CINQUIÈME LETTRE.

CHER AMI,

De ma dernière lettre il résulte que chercher la vie dans les choses créées, c'est chercher le mouvement perpétuel ou la quadrature du cercle : problème impossible, tentative absurde, tourment éternel des martyrs de la grande erreur. Tu l'as compris; ta lettre d'hier me le prouve, et j'en suis charmé. A ceux qui penseraient autrement, oppose l'exemple de Salomon. Il suffit; et toujours il suffira pour fermer la bouche à eux et à leurs pareils.

Continuant d'instruire l'humanité par sa propre expérience, le grand monarque disait : "Tous les biens me sont venus avec la sagesse." Et nous, nous pouvons ajouter que tous les maux du monde viennent de la grande erreur que nous combattons. En le soutenant, nous sommes dans le vrai, puisqu'elle est l'antipode de la sagesse. Tu le sais déjà, du moins en partie. Tu le sauras mieux encore lorsque nous aurons mis au jour ses derniers caractères; je vais l'entreprendre.

30 L'ERREUR QUI CONSISTE A CROIRE QUE LA VIE D'ICI-BAS C'EST LA VIE, EST LA PLUS DÉASTREUSE DE TOUTES LES ERREURS. —Désastreuse, parce que, faisant prendre l'ombre pour la réalité, elle démolit de fond en comble l'ordre éternel, déchaîne toutes les concupiscences, met le feu aux quatre coins du monde, bouleverse la pauvre humanité, comme la tempête bouleverse les mers jusque dans leurs profondeurs, conduit à tous les crimes, attire tous les fléaux; l'accusation n'est pas chargée.

Veux-tu t'en convaincre? Place-toi par la pensée au sommet de la plus haute montagne du globe, et de là, promenant tes regards sur toutes les nations, considère ce qui se passe. Le genre humain l'apparaît comme une immense fourmilière de petits êtres, qui se remuent dans tous les sens, qui s'agitent, qui vont, qui viennent, qui se croisent, qui se heurtent, qui s'injurient, qui se disputent quelques motes de terre, qui se battent, qui se tuent, qui se livrent sans repos ni trêve, à mille extravagances et à mille désordres.

Le monde, et en particulier l'Europe actuelle, te fera l'effet d'une vaste chaudière en ébullition. Tu verras les rois agités sur les trônes chancelants, comme les matelots suspendus aux vergues pendant la tempête et toujours prêts à tomber; les peuples mécontents, irrités, frémissants, cherchant à briser ce qu'ils appellent leurs chaînes, sur la tête de ceux qu'ils appellent leurs tyrans.

Regarde encore : Voici venir, semblables aux vagues de la mer en courroux, des révolutions qui se succèdent avec une étonnante rapidité. Ces révolutions ne troublent pas seulement la surface des choses, elles en bouleversent les profondeurs. La plupart ne sont pas seulement politiques et dynastiques, elles sont sociales. C'est la substitution, non de personnes à d'autres personnes, non de formes gouvernementales à d'autres formes gouvernementales; c'est la substitution de principes à d'autres principes, la mise en haut de ce qui, d'après les lois éternelles, doit être en bas, et en bas, de ce qui doit être en haut; c'est le désordre en principe, et le chaos en réalité.

Regarde toujours : Avant, pendant et après ces révolutions, des calamités, des guerres, des ruines, du sang, de monstrueuses iniquités, des divisions et des haines qui arment les peuples contre les peuples, les provinces contre les provinces, les familles contre les familles, les citoyens contre les citoyens, et qui font de l'existence un long supplice. L'ordre matériel rétabli tant bien que mal, le mécontentement continue de fermenter dans les âmes; des conspirations s'organisent, et bientôt de nouvelles catastrophes viennent détruire le frêle édifice bâti sur les dernières ruines. Rien ne calme cette agitation fébrile; et, aujourd'hui moins que jamais, rien n'apaise cet incompréhensible besoin de bouleversements.

Voilà, cher ami, dans ses lignes principales, le triste panorama dont tu seras témoin. A part de sérieuses modifications dans les temps actuels, le même spectacle s'est vu dans tous les siècles. Quel est ce mystère? Pour le découvrir, il faut

sonder la nature intime de l'homme. C'est aux dernières profondeurs de son cœur que se trouve la cause de ce que nous voyons.

Je dis de son cœur et non de son entendement, ni de son imagination; car, dans l'homme, le cœur est roi. L'intelligence n'est que son intendant; le jugement, son conseiller; les sens, ses serviteurs. De là vient ce qui est écrit : "Garde ton cœur avec toute sorte de soin, car c'est de lui que procède la vie." Et ailleurs : "C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes."

Donne-moi la main, et, précédés du flambeau de la foi, descendons dans cet abîme ténébreux du cœur humain. Là, vivent trois bêtes dévorantes appelées les trois concupiscences, et auxquelles on attribue, non sans raison, tous les désastres du monde. Toutefois, elles ne sont que des causes secondes. L'impulsion leur vient d'une cause supérieure et plus cachée.

Quelle est cette cause? L'amour de la vie, mais l'amour égaré; en d'autres termes, la grande erreur que nous poursuivons dans ses derniers retranchements. Pour être convaincus de cette vérité capitale, comme nous le sommes de l'existence du soleil, comprenons l'homme et comprenons-le bien.

Image vivante du Dieu vivant, l'homme est vie. Pour lui la vie n'est pas seulement le premier et le plus précieux des biens; elle est son être; hors de la vie, néant. L'homme aime donc la vie du même amour que lui-même. Il l'aime essentiellement, il l'aime passionnément, il l'aime invinciblement; il l'aime partout. Pourquoi aime-t-on l'enfant? Parce que c'est la vie qui vient. Pourquoi respecte-t-on le vieillard? Parce que c'est la vie qui s'en va. Pourquoi éprouve-t-on un sentiment de curiosité religieuse à la vue d'une vieille ruine? Parce que la vie a passé par là.

L'homme n'aime que la vie. Regarde-le de près, en toi-même et dans les autres; analyse ses instincts, fouille aux derniers replis de son cœur, étudie son existence dans tous ses détails; s'il boit, s'il mange, s'il dort, s'il veille, s'il travaille, s'il pleure, s'il se réjouit, c'est par amour de la vie. A la conserver et à la développer, se rapportent, sans exception et dans tous les âges, ses instincts, ses pensées, ses affections, ses paroles, ses privations, ses craintes, ses desirs, ses actes, ses vertus et même ses crimes.

Plutôt que de perdre la vie, il consent à tout. Dans une langue ou dans une autre il répète le mot de Mécène, le favori d'Auguste : "Que je sois le rendez-vous de tous les maux; que je sois bossu par devant et par derrière; que je n'aie aucun membre sain; que je sois gouteux de mains et des pieds; que je perde mes dents; que je sois cloué sur une croix; tout va bien, pourvu que je vive."

Que l'homme étant ce qu'il est, soit persuadé que la vie d'ici-bas, c'est la vie, toute la vie; une pareille erreur le rend fou et fou furieux. "Courte et bonne", dit-il; puisque la vie présente est toute la vie, je veux en vivre pleinement, constamment, par tous les moyens possibles; c'est la loi de mon être. Vivre c'est jouir, et jouir c'est faire usage de tous mes sens et de toutes mes facultés, sans contrainte et sans contrôle."

Il est logique. Aussi le même raisonnement se trouve, dans tous les siècles, sur les lèvres et dans les actes de tous les martyrs de la grande erreur. Ceux de l'Occident disaient : Nous ne demandons que deux choses, du pain et des plaisirs; *Panem et circenses*.

Ceux de l'Orient disaient, dans l'égarement de leurs pensées : "Le temps de notre vie est court et fâcheux. L'homme n'a rien à attendre au delà du tombeau. Sortis du néant, nous y rentrons et nous serons comme si nous n'avions jamais été." Notre nom s'oublie et il ne restera aucun souvenir de nos actions parmi les hommes.

"Venez donc; jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures, pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des meilleurs vins. Parfumons-nous des aromates, les plus exquis. Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent. Qu'aucune prairie n'échappe à notre luxure. Que partout on nous suive à la trace de nos réjouissances. C'est la loi de notre être, le but de notre vie. Méprisons, persécutons ceux qui ne pensent pas comme nous et qui nous traitent d'insensés. Ne connaissons d'autre droit que le droit de la force : *Sil autem fortitudo nostra ter jusititia*."

Voilà, mon cher ami, l'immuable *Credo* de l'homme qui prend la vie d'ici-bas pour la vie. Insensé s'il ne le pratiquait pas. Mais nous verrons bientôt que, pour son malheur et le malheur de tous, sa conduite y correspond. En attendant, que tous les philosophes se mettent à l'œuvre pour chercher la vraie source du mal; qu'ils tournent et retournent la question sous toutes les faces, et, à moins de s'arrêter à des solutions incomplètes, ils arriveront à découvrir la cause première du désordre universel dans l'amour égaré de la vie.

En veux-tu la contre-preuve? Ote du monde cette erreur que la vie d'ici-bas c'est la vie. A la place, fais prévaloir cette vérité que la vie d'ici-bas n'est que l'ombre et le vestibule de la vraie vie, la préparation et le gage de la vraie vie; à l'instant s'opère une révolution miraculeuse. L'homme *dégrisé* n'attache plus qu'une importance secondaire aux choses d'ici-bas. N'étant plus pour lui sa fin, mais seulement des moyens, il en use comme n'en usant pas. Avec un courage soutenu il combat ses tristes penchants. Avec une fidélité religieuse il accomplit ses devoirs; car il sait que de là dépend la vraie vie. L'ordre règne sur la terre, parce qu'il règne dans les âmes.

On m'appelle pour un malade; pourvu que ce ne soit pas un fasciné! Je me vois donc obligé de remettre ma plume dans mon encrier et de clore ici ma lettre; mais le sujet que nous traitons n'est pas épuisé; la reprise dans quelques jours.

Tout à toi.